

tranger au bruit et aux intrigues de ce monde, il ne vivait plus que de ses souvenirs qu'il a coordonnés et dont il a fait, dit-on, un livre magnifique. Si l'on en croit les rares confidants de ce grand génie, ce livre, qu'il a intitulé *Mémoires d'outre-tombe*, est une épopée véritable où sont peints avec les plus vives couleurs de l'imagination et retracés pourtant avec la vérité la plus saisissante les hommes et les choses qui, dans nos diverses révolutions, se sont pressés en foule devant les regards observateurs du poète. Et vraiment il en doit être ainsi, car quel écrivain de ce temps possède le pinceau de Chateaubriand! quel homme a jamais assisté à des spectacles plus grands, plus intéressants, plus variés! Écoutez-le lui-même; voici comment il parle dans la préface de ces fameux Mémoires :

— “ J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII, jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo d'Istria jusqu'à Mallesherbes et Mirabeau; depuis Nelson, Bolivar, Mehemet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait pas d'exemple; trois poètes opposés d'intérêts et de nation se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, Canning en Angleterre, Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes des Buonaparte et du règne de la légitimité.

“ J'ai exploré les mers de l'ancien et du nouveau monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi

les forêts et les ruines; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le caftan de soie du Mameluk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison. ”

Depuis longtemps la santé de M. de Chateaubriand inspirait aux rares amis qui avaient le bonheur de l'approcher de sérieuses inquiétudes. Au retour d'un voyage qu'il fit à Dieppe dans le courant de l'année dernière, des symptômes alarmants se manifestèrent et ne permirent plus de douter de sa fin prochaine. Il avait, dit-on, formé le projet de demander sa guérison au ciel de l'Italie lorsqu'une pneumonie aiguë vint compliquer ses souffrances et l'emporta en moins de cinq jours. M. de Chateaubriand est mort à Paris, le 4 juillet 1848, à neuf heures du matin, dans son hôtel de la rue du Bac, n° 112; ses obsèques ont été célébrés le 8, à l'église des Missions Étrangères, au milieu du concours de ses amis et des admirateurs de son génie, réunis pour rendre un dernier hommage à sa mémoire. L'édifice n'étant pas assez vaste pour contenir la foule d'élites que cette funèbre cérémonie avait attirée, le corps fut, après le service, déposé dans la cour, et un membre de l'Académie, M. Patin, prononça un discours sur le cercueil.

Les dépouilles mortelles de l'illustre écrivain seront transportées à Saint-Malo sa patrie; c'est au bord de la mer, dans le creux d'un rocher éternellement battu par les flots de l'Océan que va reposer enfin l'aventureux poète dont toute la vie n'a été qu'une tempête. Emu jusqu'à son dernier jour des souvenirs de son enfance, il a choisi lui-même pour sa tombe la plage déserte qui avait été son berceau, comme l'oiseau voyageur qui, après avoir semé ses chants sur toutes les rives, revient mourir enfin dans le nid qui l'a vu naître.

L. JUDICIS.